

Jacques Cellérier était un monsieur discret qui fut pourtant un héros pendant l'occupation. Comme une cinquantaine de milliers d'autres patriotes, il décida de participer à la Résistance, mais d'une autre manière que celle dont on a coutume de parler. Il décida de rejoindre l'armée que le général de Gaulle constituait en Angleterre. Pour réaliser ce projet, il fallait passer par l'Espagne pour pouvoir embarquer, les ports français étant aux mains de l'occupant. Voici le récit de la véritable épopée qu'il allait entreprendre.

Le 19 décembre 1942, avec trois copains de son âge, 18 ans, ils sont partis de Périgueux où ils habitaient pour rejoindre les Pyrénées Orientales. Il ne fallait surtout pas qu'ils donnent l'impression de vouloir s'évader. Ils sont donc partis en costume et chaussures de ville et avec un maigre bagage, par le train, pour Toulouse, d'où ils pensaient se rendre à Perpignan. En cas de contrôle, ils avaient un alibi : ils allaient passer les fêtes de Noël chez un ami (réel et complice). A cette époque, les voyages en train étaient souvent interrompus par des sabotages sur les voies. Ce qui fait qu'ils ne sont arrivés à Perpignan que le 22 décembre !

Là, ils ont pris un car pour Prats-de-Mollo, le dernier village français. A Arles-sur-Tech, un contrôle de police a mal tourné, car il était porté déserteur de l'armée d'armistice où il s'était engagé précédemment, en toute bonne foi, ainsi qu'un autre de ses copains. On les a donc retenus, interrogés longuement et remis dans un autre car qui repartait sur Perpignan, sous bonne garde bien sûr. Ils ont quand même réussi à s'échapper et à se camoufler. Ayant repris la route, ils ont entendu une voiture roulant lentement. Ils se sont jetés dans un fossé où ils ont attendu un long moment avant de repartir. Ils ont encore eu la frayeur de voir arriver une bêtaillère dont le conducteur, qui avait compris leurs intentions, leur proposa de les amener chez lui, où ils passèrent la nuit dans son grenier à foin, au cas où des Allemands s'inviteraient chez le paysan. Depuis le 14 novembre 42, la France entière était occupée et la zone frontalière des Pyrénées était particulièrement surveillée.

Le 23 décembre, quand leur hôte leur a eu trouvé un passeur, qu'ils ont payé, ils se sont engagés dans la montagne, de nuit, avec le risque d'être découverts par une patrouille qui aurait fait feu, comme cela s'est souvent produit. Leur marche a été particulièrement pénible, dans le froid et mal équipés, dans ces chemins escarpés. Enfin, ils ont passé la frontière et seuls cette fois ils ont continué à marcher jusqu'au premier village, Camprodon. C'était donc le 24 décembre. Ils se sont crus libres et pensaient assister à la messe de minuit. Ils ont voulu acheter des oranges, mais le commerçant a alerté la Guardia Civil. Et maintenant, commence le plus dur.....

Ils sont emmenés dans le bureau de police. Ils pensent que c'est pour régulariser leur situation. Point du tout. Ils sont mis en état d'arrestation, menottés et conduits dans la prison la plus proche, à Gérone. Ils y subissent le sort des 33000 autres ayant suivi le même chemin.

A leur arrivée, ils sont d'abord tondus. Ils sont enfermés dans une cellule déjà occupée et infestée de vermine, notamment des punaises. L'alimentation était non seulement insuffisante, mais carencée et souillée. Elle provoqua à tous des dysenteries continuelles, que le manque de sanitaires appropriés rendait encore plus dures à supporter. Le manque de place les contraignait à ne pouvoir s'étendre sur le sol en ciment pour dormir que pendant cinq heures. Ils ont aussi subi toutes sortes d'humiliations et souvent des violences. En plus de la dysenterie, Jacques Cellérier y a attrapé le scorbut par manque de vitamines, qui lui endommagea les dents. Le froid de l'hiver dans cette cellule non chauffée lui provoqua une crise de rhumatismes articulaires aigue, qui se répercuta sur son cœur, nécessitant une opération des années plus tard.

Ce régime dura presque six mois, avant qu'il ne soit libéré, à la faveur d'un troc organisé entre la Croix Rouge française autorisée à Madrid et le gouvernement de Franco, qui consistait à échanger des prisonniers contre des matières premières.

Dans un convoi collectif, il fut conduit à Setubal, port portugais, où il embarqua pour Casablanca. Là, il découvrit les armées d'Afrique et, renonçant à l'Angleterre, il s'engagea malgré sa faiblesse

dans le 3^{ème} régiment de spahis marocains où il resta jusqu'au 16 novembre 1943. Pendant ce temps, il reprit quelques forces et dut se plier à une instruction militaire.

Alors allait commencer la mission pour laquelle il s'était évadé. Embarqué à Oran, il débarqua près de Naples le 22 novembre et participa à la campagne d'Italie sous le commandement du Général Juin, pendant le rude hiver 43-44. Peu après la bataille de Cassino, il fut blessé le 24 mai 1944 par un éclat d'obus qui lui fractura le bras gauche. Son état signalétique mentionne : « a fait des difficultés pour se faire évacuer, il tint à rejoindre seul le poste de secours. », ce qui lui valut la Croix de Guerre avec étoile d'argent. Conduit à l'hôpital, il y resta jusqu'au 7 août 1944. Le 4 septembre, il débarqua à Saint-Tropez à la fin du débarquement en Provence des troupes alliées et françaises, qui avait débuté le 15 août. A partir de là, il participa à tous les combats livrés par la 1^{ère} Armée Française, amalgame des armées d'Afrique, sous le commandement du Général de Lattre de Tassigny. De la Provence, remontant la vallée du Rhône, il arriva jusqu'en Alsace, franchit le Rhin, et combattit jusque près de la frontière autrichienne, où il resta en occupation après la victoire du 8 mai 45 jusqu'au 5 novembre, date où il fut démobilisé.

Au cours de ce périple en France, un événement l'avait profondément marqué, le seul qu'il racontait parfois. Avec son escadron, il s'est trouvé, dans un village de Haute-Saône nommé Granges-la-Ville, à l'étage d'une ferme dont le rez-de-chaussée était rempli d'Allemands qui tiraient à travers le plafond de bois, tuant ou blessant ainsi quelques Français. Ils ne durent leur délivrance que grâce à un détachement de leur régiment passant au loin qui, entendant les coups de feu, a accouru et fait prisonniers les Allemands.

Jacques Cellérier a été décoré de la Médaille Militaire. Il a quitté ce monde à 70 ans le 7 juin 1994.